

pas ? eh bien ! non, détrompe-toi, je vais vivre, vivre pour te chérir, je n'ai jamais été malade... illusion ! Donne-moi ma redingote, la neuve, prends ton chapeau, nous allons entendre l'Albani," et s'il s'était levé en me disant cela, et bien, voilà un être que j'aurais adoré toute ma vie, peut-être, pour la minute de révolution et de trouble qu'il m'aurait causée. Mais va te promener ! il n'a pas su me prendre et il s'est laissé mourir bêtement, comme le premier venu. Tant pis pour lui, il y a perdu, et je crois aujourd'hui que j'y ai gagné.

Vous devez me trouver, méchante, j'en suis sûre, de vous parler de cette façon, froidement, de l'homme qui n'est plus et dont je porte toujours le nom. Vous avez tort, je ne lui en veux pas de m'avoir quittée ainsi, en pleine jeunesse. Dans le fond, il est peut-être très heureux en ce moment-ci. Pensez donc il était employé à la Douane, six cents piastres. Ce n'est pas de ce côté-là qu'il peut avoir des regrets. Si Dieu est bon, et s'il y a une autre vie, il a dû trouver mieux, qui sait ! il a peut-être deux mille quatre... pauvre Armand ! Et puis, je ne faisais pas son affaire. C'était une nature douce, honnête, très calme. Moi, je suis violente, vive, emportée.

Il adorait la viande trop cuite ; moi, il me la faut saignante. J'aimais aller sur la rue St-Jacques, il ne se plaisait que rue Notre-Dame. Enfin, c'étaient des tracasseries de chaque minute. Je n'ai jamais tant trouvé à m'occuper que depuis que je suis seule et libre comme l'air. Maintenant, je vais partout, dans les magasins de nouveautés, chez les modistes, chez les artistes, à l'église, chez Freeman, aux courses, au bal, au théâtre, et chaque semaine j'ouvre un grand registre à dos d'âne, je prends une plume d'oie — longue comme ça — et j'écris à bâtons rompus tout ce qui m'a amusée, frappée, charmée, ennuyée, les remarques piquantes que j'ai faites, les mots délicieux qu'on m'a répondus, les abus que j'ai relevés, les propos verts que j'ai entendus d'une oreille, les petits tableaux légers que j'ai entr'aperçus d'un œil, et patati et patata, je griffonne pendant plusieurs pages. Primitivement, toutes ces notes, tous ces souvenirs, devaient être réunis en collection, tenus par moi dans le plus grand secret tant que je serais en vie, et livrés seulement après mon décès à la curiosité publique. Mais la femme propose, et le diable dispose. J'ai été prise tout à coup d'un violent désir qui a dégénéré petit à petit en idée fixe, en monomanie implacable : écrire dans un journal, faire un courrier, être lue, avoir dans le public des amis et des connaissances qui ne me connaîtraient pas, qui diraient : "Comment est-elle ? jolie, laide ou pire ? riche ou pauvre ? grande ou petite ?" se dévoiler sans cesse à tous et cependant rester anonyme et cachée ; avoir l'atout d'être une femme et le mérite de s'exprimer en bon garçon ; coqueter sans conséquence, faire la cour aux hommes sans jamais me la laisser faire ; dire un peu de mal de mes sœurs en en pensant beaucoup ; pouvoir tout raconter sans être obligée de rougir ou de me cacher derrière

mon éventail, être à tous mes lecteurs, être à toutes mes lectrices et pourtant m'appartenir à moi-même ; quel rêve ? Rêve ? non pas, réalité.

A partir de ce moment, tous les quinze jours, j'alterne avec mon ami et confrère Fernand et je viens causer avec vous, de tout et de rien. Désormais, c'est vous qui remplacez mon grand registre à dos d'âne. C'est à vous que je confie mes peines, mes joies, mes soucis, ce qui ne m'empêche pas, malgré mon égoïsme, de prendre part à vos bonheurs et à vos chagrins. Aujourd'hui, je ne vous ai rien appris de bien intéressant, je n'ai fait que parler de moi. La prochaine fois, je vous promets d'être plus amusante et moins personnelle.

Figurez-vous que nous sommes tous dans un salon étincelant de lumière ; vous êtes là plusieurs milliers de jolis hommes et de belles dames réunis ; on m'annonce tout d'un coup : "La chroniqueuse du *Journal du Dimanche*." J'entre, je suis interdite, tout le monde me dévisage. Je regarde mes mains, je souris, je fais des révérences, je dis : "Messieurs... mesdames... bien confuse, trop d'honneur... bonté... tout mon possible ;" enfin, je suis stupide, et et pour me donner de l'aplomb, je balbutie des mots sans suite, je bavarde et je m'étourdis.

Ma première causerie n'est que cela. Mais, faites-moi un peu crédit ; donnez-moi quelques jours pour m'appivoiser et, je l'espère, vous ne serez pas mécontents de votre amie.

MAUD.

#### MODES DU JOUR

L'hiver nous boude, et se fait désirer ; après quelques jours de visite, il repart promptement ne laissant derrière lui que le dégel, aussi désagréable que le froid est plaisant. Pourtant à quelque chose malheur est bon, et si nous souffrons quelque peu des temps doux, nous pouvons par contre, faire luire au soleil des toilettes moins lourdes et plus brillantes que nos manteaux de fourrures. De toutes les parties du costume, celle qui profite le plus de l'absence du froid est sans contredit le chapeau. La toque de fourrure, excellente aux jours rigoureux, doit complètement disparaître, lorsqu'elle n'est pas absolument nécessaire, et faire place à ces productions de l'art moderne créées pour nos élégantes et pour lesquelles travaillent toutes les industries et tous les artistes.

Le chapeau, c'est la femme, toute son élégance, tous ses raffinements, toute sa personnalité s'y trouvent reflétés. Méfiez-vous de vos chapeaux, mesdames, c'est un vrai miroir de la Vérité, il vous trahira en dépit de toutes les précautions que vous pourrez prendre. Voyez, par exemple, cette jeune personne, le nez au vent, coiffée d'une de ces atroces et ridicules casquettes de jockey elle a cru suivre les modes du jour, elle n'a fait qu'en prendre les travers ; sa vanité lui a fait choisir une coiffure dont elle n'a compris ni le style, ni la fantaisie. Elle a cru être originale et, sans goût, incapable d'apprécier ce qui est beau de ce qui ne l'est pas, elle s'est tout simplement rendue ridicule.

Puisse son exemple servir de leçon à toutes les femmes qui ont fait emplette de cette affreuse coiffure de palefrenier.

Par contre nous avons vu et admiré, ces jours-ci, le plus adorable bonnet, car ce n'était pas un chapeau, qu'il est possible d'imaginer. Un peu risqué, peut-être, pour Montréal, mais si joli, si joli, qu'il faut pour sa beauté lui pardonner son audace. Qu'on se figure un simple bonnet de bébé, le bonnet du premier âge, le bonnet du premier jour, le bonnet à trois pièces. Ce minuscule chapeau, ressemblant beaucoup, du reste, à la coiffure de la belle feronnière, était en velours caroubier ; il moulait la tête de telle sorte que le velours devait simplement être soutenu par un fort linon ; au bord et formant ruche une dentelle piquée de ci de là de bouffettes de rubans de satin, en cocardes ; au sommet un ruban de satin écrasant la ruche et par derrière un autre ruban simulant la coulisse. Garniture : trois gros choux de rubans, brides en velours d'un pouce de large. L'adorable créature qui portait ce chef-d'œuvre était, croyons-nous, étrangère et le portait avec une aisance qui dénotait, que pour elle, sa coiffure n'avait rien d'étrange et était de l'époque. Attendons-nous donc à voir ces chapeaux devenir à la mode ; du reste, quoique petits, ils sont appropriés à nos beaux jours d'hiver étant certainement plus chauds que les Rembrandt, Gainsborough et autres formes de l'hiver dernier. Aux jeunes filles nous conseillons pour cette coiffure, l'emploi des velours clairs et la coiffure à l'anglaise, avec cheveux flottants ; ainsi coiffées, leurs amies mêmes, les trouveront adorables.

En dehors de ce charmant bijou, découvert à Montréal, nous n'avons rien en chapeaux de bien nouveau à signaler. D'Europe nous signalerons le chapeau Colombine en feutre, forme tuyau, à petits bords, garni en étage d'ailes nouées par des rubans étroits ; la forme est gracieuse mais n'aura pas grand succès, selon nous. Les capotes, ces coiffures de nos grand-mères reviennent à la mode et c'est justice. Rien n'est plus commode ni plus chaud ; elles peuvent à la fois servir pour la sortie et les soirées ; elles couvrent et protègent la coiffure sans la froisser ou la déranger ; si à cela on ajoute, qu'on en fait de délicieuses, ou la soie disparaît sous la dentelle, et qui donnent à la figure un je ne sais quoi de vaporeux des plus élégants et des plus distingués, on comprendra facilement la vogue dont les capotes jouissent actuellement.

En robes, les formes sont aux robes plates surtout pour les étoffes lourdes qui se drapent naturellement. Aux jours de froids modérés on doit laisser à la maison les vêtements tout en fourrure et ne sortir qu'avec des robes et des manteaux drapés avec ou sans garnitures de fourrure. Les garnitures en rubans de fourrure sont relativement bon marché et peuvent facilement, à peu de frais, faire d'une robe de la saison dernière, une robe nouvelle de la dernière mode. Sur les étoffes noires et brunes il convient d'employer les fourrures assez foncées ; les verts, bleus et gris